

Mario Hade

Chroniques *d'une p'tite ville*

roman d'époque

1951. Les noces de Monique



LES ÉDITEURS RÉUNIS

Chroniques
d'une p'tite ville

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Hade, Mario, 1952-
Chroniques d'une p'tite ville
Sommaire : t. 2. 1951, les noces de Monique.
ISBN 978-2-89585-497-5 (vol. 2)
I. Titre. II. Titre: Chroniques d'une petite ville.
III. Titre: 1951, les noces de Monique.
PS8615.A352C47 2013 C843'.6 C2013-940885-1
PS9615.A352C47 2013

© 2013 Les Éditeurs réunis (LÉR).
Image de couverture : Maxoliki, Yay Images.

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédits d'impôt du gouvernement du Québec.
Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.
Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Édition :
LES ÉDITEURS RÉUNIS
www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :
PROLOGUE
www.prologue.ca

Distribution en Europe :
DNM
www.librairieduquebec.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Visitez le site Internet de l'auteur : www.mariohade.com

Imprimé au Canada
Dépôt légal: 2013
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale de France

Mario Hade

Chroniques
d'une p'tite ville

1951. Les noces de Monique



LES ÉDITEURS RÉUNIS

Du même auteur

Le secret Nelligan, roman, Les Éditeurs réunis, 2011.

L'énigme Borduas, roman, Les Éditeurs réunis, 2012.

Chroniques d'une p'tite ville, tome 1 : 1946 – L'arrivée en ville,
roman, Les Éditeurs réunis, 2013.

À paraître à l'hiver 2014 :

Chroniques d'une p'tite ville, tome 3.

À mon père,

Je veux dédier ce roman à mon père qui a fait ce que je suis en m'inculquant des valeurs qui me paraissent fondamentales. D'aussi loin que je me souviens, il m'a répété sans relâche, particulièrement quand je n'étais pas à la hauteur de ses attentes, « Mario ! Sois un gentleman et le monde s'ouvrira devant toi... » J'essaie toujours papa et j'avoue que la tâche n'était pas facile ! Mais plus j'avance en âge et plus les fruits me semblent accessibles. Peut-être y arriverai-je si je persiste à suivre ton exemple ?

– Ton fils, Mario

Chapitre 1

En 1946, Émile termina la maison familiale avec l'aide de tous les membres de la famille. Leur objectif était atteint. La construction avait fière allure. Il restait encore un peu de finition à faire, mais dans l'ensemble, tout le monde était content. Le grenier aurait pu être mieux aménagé. C'était la chambre des garçons transformée en un vaste dortoir sans isolation. En hiver, les têtes de clous se couvraient de givre qui fondait parfois quand Émile bourrait la fournaise au charbon. La nuit pendant qu'ils dormaient, il n'était pas rare qu'une goutte d'eau en fasse sursauter un en lui tombant sur le visage. C'était un petit désagrément si on considérait qu'ils étaient enfin chez eux.

Émile avait dû se trouver du travail et il en avait trouvé rapidement à la Miner Rubbers. Il y avait là-bas un tel roulement d'employés qu'il y avait tout le temps des postes à combler. Le bureau du personnel l'avait reçu en se demandant ce qu'il pourrait bien faire de ce vieil homme sans expérience dans une usine. Le commis de bureau qui le reçut lui offrit le pire poste qu'il y avait dans cette usine qui employait plus de mille employés à cette époque. Le commis convoqua le contremaître de la Mill Room par interphone. Normalement, on mettait des jeunes hommes vaillants à ce poste, et quand le contremaître vit Émile, il crut à une farce de mauvais goût.

— Écoute, Régis ! Tu me niaisais ou quoi ? Tu veux le tuer ce pauvre vieux ?

— C'est tout ce que j'ai ! Il ne sait même pas lire. Je ne peux l'envoyer nulle part ailleurs. C'est ça ou rien, Roger ! Qu'est-ce que tu choisis ?

— OK ! OK ! Je vais le prendre, mais je peux te gager qu'il ne finira pas la semaine.

— On verra !

Le contremaître Roger, avec Émile à la traîne, se dirigea vers le département de la Mill Room. En 1951, Émile Robichaud occupait encore le même poste. Il tenait toujours le coup à la Mill Room surnommée l'enfer à la Miner Rubbers. Il avait fait mentir ceux qui avaient prédit qu'il ne résisterait pas à cette affectation. Émile avait cinquante-six ans, mais en paraissait soixante-dix tellement les cinq dernières années passées dans cette usine d'une autre époque l'avaient transformé. Du haut de ses cinq pieds quatre pouces, avec son nez d'épervier et ses cheveux gris coupés en brosse, il était physiquement sec et ses pieds, qui tiraient vers l'extérieur comme Charlie Chaplin, lui donnaient une allure loufoque. Ses bras noueux, ses mains calleuses et ses doigts semblables à des griffes refaisaient inlassablement les mêmes gestes. Il était pourvu de courtes jambes blanches qui n'avaient pas vu la lumière depuis des lustres. Émile était devenu une caricature, un personnage coloré, une légende.

Celui-ci travaillait toujours à introduire des feuilles de caoutchouc dans la gueule de la machine et c'était probablement un des équipements les plus dangereux de cette usine. Il fallait être prudent, car quand elle mordait dans la feuille de caoutchouc, il fallait absolument avoir le réflexe de lâcher la feuille. Si par malheur un des rouleaux venait à toucher le bout des doigts de l'opérateur, c'était le bras qui y passait. Malgré son ivrognerie légendaire, Émile avait réussi à éviter la mutilation.

— Baptême de machine ! Elle ne marche pas la moitié du temps, c'est toujours bloqué. J'ai pas peur d'le dire, c'est de la marde, pis c'est pas moé qui va aller me mettre les mains là-dedans. C'est pas vrai ! Baptême de baptême.

— Appelle le *foreman*, Émile ! C'est sa *job* de s'assurer que tout marche bien dans le département. Il va appeler un mécanicien.

— C'est le moteur qui n'est pas assez fort. Il faudrait qu'ils mettent des brosses neuves sur l'armature.

— Tu connais ça les brosses, toi, Émile ! Tu leur expliqueras ça !

Il envoya promener son coéquipier pour sa plaisanterie désobligeante concernant sa consommation d'alcool. Puis, Émile partit à la recherche du contremaître afin qu'il puisse régler son problème. Il aurait préféré qu'on le mute à un autre poste en attendant que ces équipements désuets soient

remis en état de marche. Pendant ce temps, Émile fulminait. Il n'y avait rien de pire pour lui que d'être obligé de rester à ne rien faire. Pourtant, il aurait pu prendre ce temps-là pour se reposer, mais ce n'était pas dans sa nature de se reposer au travail.

Quand Émile sortait de l'usine, inmanquablement, il reprenait son petit parcours d'arrière-boutiques d'épiceries où il écoulait une partie de son tabac et de sa chique. Il n'avait jamais cessé son petit trafic de tabac avec Ti-Loup Péloquin. Il s'arrêtait chez l'épicier Paré au coin des rues Saint-Joseph et Cowie pour sa première grosse bière. Il l'engloutissait en trois gorgées devant les petits vieux déjà présents, impressionnés par sa vitesse d'ingurgitation. Il avait une soif que rien ne semblait pouvoir étancher. À la moindre critique, sa réplique était acerbe.

Il répondait toujours de la même manière :

— J'ai pas peur d'le dire, je vis en enfer, baptême ! Y'a-tu quelqu'un qui a besoin de tabac ou de chique icitte ?

— Ouais, moi ! J'te prendrais bien une *plug* de chique, pis si jamais t'as de la feuille de tabac aromatisée au rhum, j'en voudrais quatre ou cinq feuilles.

— J'ai ta *plug*, mais je t'apporterai tes feuilles demain. Salut !

Dans son dos, car il était craint, on le surnommait « J'ai pas peur de l'dire ». Ce sobriquet lui collerait à la peau jusqu'à la fin de ses jours.

Émile sortit de chez Paré et poursuivit sa route pour s'arrêter de nouveau trois ou quatre coins de rue plus bas. Là, il pénétrait chez l'épicier Déragon au coin des rues Saint-Charles et Cowie où il poursuivait sa beuverie. Jamais plus qu'une grosse Molson tablette et il ressortait son laïus.

— J'ai pas peur d'le dire, je vis en enfer, baptême ! Y'a-tu quelqu'un qui a besoin de tabac ou de chique icitte ?

S'il ne vendait rien, ce qui était rare, ce n'était pas plus grave que ça. Il s'en allait après avoir bu sa bière, puis il bifurquait en empruntant la rue Saint-Charles jusqu'au coin de la rue Horner, où une nouvelle église était en construction. Une nouvelle paroisse prenait naissance, la paroisse L'Assomption, qui deviendrait la sienne. Il descendait la rue Horner et piquait au travers du terrain du père Nantel qui était le barbier des plus jeunes membres de la famille, y compris le sien. Le père Nantel ressemblait à un personnage de Norman Rockwell dans le *Saturday Evening Post*. Grand et sec, des lunettes rondes en acier perchées sur son long nez, une cigarette à la bouche, il regardait son client la tête penchée pour éviter que la fumée lui brouille la vue. De sa voix claire, il parlait sans arrêt de la pluie et du beau temps ou de n'importe quoi. Pour dix cennes, il vous coupait les cheveux en vous mettant un bol sur

la tête et en en faisant le tour. On sortait de cette expérience traumatisante avec une tête d'écorché à la Jeanne-d'Arc.

Après avoir traversé le terrain, Émile se retrouvait sur la rue Robinson juste à côté de l'épicier Tessier. C'était son dernier arrêt avant de rentrer chez lui, un peu ivre.

— J'ai pas peur d'le dire, je vis en enfer, baptême ! Y'a-tu quelqu'un qui a besoin de tabac ou de chique icitte ?

Son vieux *pick-up* l'avait lâché depuis quelques années, et c'était à pied qu'il faisait le parcours matin et soir entre chez lui et l'usine, avec sa boîte à *lunch* en métal dans la main gauche. De six heures jusqu'à trois heures, il trimait dur à suer comme un porc tout en jurant comme un charretier aux moindres contretemps qui survenaient dans son travail. C'était l'endroit le plus chaud de toute l'usine qui, à cette époque, employait près de mille personnes. Il aurait pu, s'il l'avait voulu, s'éviter de faire le chemin à pied puisqu'il avait suffisamment d'argent pour s'acheter une automobile neuve. Mais plus le temps passait et plus il était attaché à cet argent qu'il avait gardé pour lui lors de la vente de ses animaux et de son fonds de terre. Les cinq mille dollars qu'il avait cachés à sa femme s'étaient bonifiés avec les années. L'avarice le rongait et Lauretta, sa femme, en subissait les conséquences. Il ne lui donnait presque plus d'argent et elle devait se débattre avec la pension des enfants. Émile sortait de temps à autre une grosse liasse de billets de banque. À la simple vue de la liasse et à son odeur, il devenait euphorique et l'avarice l'envahissait.

— Émile! Je n'arrive plus. Il va falloir que tu me donnes un peu d'argent.

— C'est de ta faute, Lauretta! C'est rendu que les enfants ont plus d'argent que nous autres. Penses-tu que c'est normal?

— Ils ont le même traitement que la plupart des familles si on veut qu'ils partent du bon pied dans la vie.

— On n'avait rien nous autres, pis on s'en est tiré pas si mal!

— Parle pour toi, Émile Robichaud! Tu as beaucoup plus d'argent que tu veux le laisser croire. Les jeunes t'ont vu sortir une grosse liasse d'argent. Elle vient d'où cette liasse?

— C'est de l'argent que j'ai gagné à la *shop* à la sueur de mon front, baptême!

— Je ne te crois pas, Émile Robichaud! À partir de maintenant, tu devras payer pension comme tous les membres de la famille, sinon je ne te nourris plus. Il y a des limites à toute!

Émile savait qu'elle avait raison, mais jamais il n'avouerait avoir caché une partie importante de l'argent de la vente de sa terre et de ses animaux. Il avait été imprudent en montrant son magot. Il s'en mordait les doigts désormais puisqu'il faudrait donner soixante-quinze pour cent de son salaire. Mais en échange, c'en était terminé pour lui des taxes et de l'entretien de la maison. Son argent était vraiment devenu une obsession. Parfois, après une crise d'angoisse à l'idée qu'on le

lui vole, il le cachait sous une planche amovible en dessous de son lit, dans sa chambre. Il était le seul à connaître cette cachette. S'il mourait subitement, son trésor serait perdu.

Quel était son but de se pavaner ainsi avec autant d'argent dans les poches? Dans un milieu ouvrier, cela ressemblait à de la provocation. Cela tenait du miracle qu'on ne l'ait pas retrouvé la gorge tranchée dans une ruelle et les poches vides. Marcel, son fils, était celui qui s'inquiétait le plus, car il connaissait bien toutes ces vipères qui s'attaquaient toujours aux plus faibles. Il en avait mis plusieurs en garde. S'attaquer à son père, c'était comme s'en prendre à lui. Certains y penseraient à deux fois avant d'importuner le père Robichaud. Marcel était craint dans les milieux malfamés, car c'était là que se trouvait sa clientèle.

— Écoute, papa! Il faut que tu fasses plus attention quand tu sors ton argent. Il y a du monde qui t'ont vu avec une grosse palette. Tu vas te faire assommer et voler un bon soir!

— J'ai pas peur d'le dire! Le premier qui s'approche pour me voler, il va avoir affaire à moi. Je t'en passe un papier.

— Écoute, papa! T'es pas de taille à te défendre quand trois ou quatre gars te prennent dans un guet-apens.

— J'ai jamais eu peur d'un homme jusqu'à aujourd'hui, pis c'est pas aujourd'hui que ça va commencer!

— Je t'aurai averti, 'pa!

Malgré ses airs de fanfaron, Émile prit bonne note de l'avertissement de Marcel. Il ne pouvait se résoudre à faire confiance aux banques pour garder son argent malgré la promesse que son capital fructifierait grâce aux taux d'intérêt qu'on lui verserait. Il se mit plutôt à conserver les vieux journaux et à les tailler de la même dimension que les billets de banque. Quand il en eut suffisamment, il ajouta trois billets d'une piastre de chaque côté de la pile. Si jamais il était attaqué, les gredins n'auraient que quelques billets à se partager. La nouvelle que le père Robichaud n'avait pas d'argent se répandrait comme une traînée de poudre. Émile avait une peur bleue de se faire voler. Il ferait tout pour qu'on croie à son histoire.

La vie n'était pas beaucoup plus rose à la maison, pour lui. Il était devenu morose parce que sa femme Lauretta n'avait jamais plus voulu repartager sa couche avec lui depuis l'incendie de 1946. Il aurait pu se payer une des femmes faciles qui gravitaient autour des tavernes qu'il fréquentait, mais c'était contre ses principes. De toute façon, il n'aurait jamais dépensé une cenne pour une prostituée, il était bien trop avare et avait trop peur des feux de l'enfer. S'il avait une seule consolation en contemplant sa vie, il la trouvait avec ses poules et ses lapins. Il oubliait que son jardin était aussi une source de satisfaction. Et puis, l'argent lui donnait un sentiment incroyable de puissance.

— Votre jardin pousse bien, monsieur Robichaud!

— Ah ben, Ti-Loup! T'arrives au bon moment. J'avais presque plus de tabac et j'ai manqué de chique. Tu pourrais pas augmenter ma quantité un peu? J'ai des clients qui crient.

— J'ai pas ben ben le choix! Ça dépend de ce que mon oncle peut ramasser à l'Imperial Tobacco et les gardiens sont plus efficaces qu'auparavant. J'ai failli me faire pincer hier. Ils ont juste ramassé le tabac, mais j'ai eu ben peur qu'ils réussissent à m'attraper. Une chance qu'il y avait la rivière et qu'ils n'ont pas osé se mouiller. C'est pour ça que je vous dis que ça va être ben difficile d'augmenter vos livraisons même si vous êtes un excellent client, monsieur Robichaud.

— Bah, c'est pas si grave que ça! J'ai encore ma bagosse qui est pas mal plus payante que ta chique pis ton tabac. C'est juste ben de valeur pour mes clients qui s'approvisionnaient en alcool et en tabac à la même place. Ça me donnait un avantage sur les autres.

— Inquiétez-vous pas pour ça! Je vais trouver une solution parce que je vous aime bien.

Émile le remercia. Il aimait bien ce jeune homme, lui aussi. À dix-sept ans, Ti-Loup travaillait dans la construction comme charpentier avec son fils Patrick. Ils braconnaient toujours ensemble et jouaient au chat et à la souris avec les gardes-chasse. Il était certain que Ti-Loup se débattrait pour lui, puisqu'il était un de ses gros clients. Il avait feint l'indifférence concernant le tabac, mais ce petit commerce faisait partie d'un rituel qui l'introduisait un peu partout.

Sa production de vin de blé et de vin de pissenlit fermentait dans des barils de chêne à côté de son carré à charbon, mais ce dont il était le plus fier, c'était son alambic. Il n'y avait qu'un problème : l'odeur qu'il exhalait embaumait tout le quartier et rendait Émile facilement repérable pour les autorités. Pour cette raison, il s'en servait seulement durant la période de l'année où il chauffait la maison. Il avait fait suivre le tuyau d'échappement du distillateur le long de la cheminée et, de cette façon, l'odeur se mêlait à la fumée de charbon. Lauretta ne savait rien de cet alambic, car elle aurait mis fin à l'aventure aussitôt.

Émile descendait souvent dans la cave sous prétexte de mettre quelques pelletées de charbon dans la fournaise. Il en profitait pour tester son vin ou la bagosse qu'il distillait. Pour la bagosse, il en prenait une cuillère à soupe et en faisait brûler le contenu. S'il ne restait pas de résidu dans le fond de la cuillère, cela signifiait qu'elle était bonne à boire. Quand il remontait de la cave, il avait toujours le visage rouge et les yeux vitreux. Il ne lui fallait pas longtemps avant de s'endormir dans sa chaise berceuse ou encore de se rendre dans sa chambre en titubant et d'y tomber dans un sommeil profond dès dix-neuf heures, dix-neuf heures trente.

Aussitôt qu'Émile s'endormait, l'atmosphère se détendait sensiblement.

— Enfin ! Le bonhomme s'en va se coucher, chaud comme d'habitude, déclara Patrick.

— Je te défends de parler de ton père de la sorte, Patrick Robichaud! le réprimanda sa mère.

— Mais c'est vrai, maman! Nomme-moi une seule journée où il ne s'est pas couché saoul?

— Ce n'est pas une raison pour l'appeler «le bonhomme». C'est toujours ton père pareil!

— Je n'ai pas de quoi être fier!

Émile était passé de maître absolu à bouc émissaire ou était-ce souffre-douleur? Une chose était sûre : il était la risée de ses compagnons de travail et de tous ceux qui fréquentaient les mêmes débits de boissons que lui. Son visage rabougri laissait entrevoir son esprit obtus. On pouvait y déceler son acharnement à défendre des idées réactionnaires. Il était complètement fermé aux idées nouvelles et, du coup, se retrouvait isolé de presque toute sa famille.

Émile rêvait sa vie plus qu'il ne la vivait dans le monde réel. Le bruit infernal dans son environnement de travail et la tâche ardue qu'il y accomplissait quotidiennement l'abrutissaient, et sa tournée quotidienne des arrière-boutiques d'épicerie l'amenait dans un rêve éthylique duquel il ne sortait pour ainsi dire jamais et qui se poursuivait durant son sommeil. Au réveil, l'enfer recommençait pour lui. Frustré en ouvrant les yeux par l'absence de sa femme et des douceurs qu'elle aurait pu lui procurer, il se passait une débarbouillette sur le visage – c'était toute sa toilette –, déjeunait rapidement et se rendait

à l'usine en ronchonnant. Au milieu de toute cette misère qui l'habitait, une seule pensée le faisait frissonner de plaisir, c'était l'achat d'une automobile. Il pourrait enfin montrer sa supériorité à tous ceux qui le méprisaient secrètement ou ouvertement. Émile avait vu la voiture de ses rêves dans un magazine pendant qu'il attendait chez le barbier.

— Qu'est-ce que vous en pensez, vous, père Nantel? C'est-tu un beau char ou pas ce Buick-là?

— C'est pour les *big shots* ça, monsieur Robichaud! C'est pas fait pour du monde ordinaire comme moi pis vous.

— Vous pensez ça? Je pourrais vous surprendre un bon matin!

— Voyons donc, monsieur Robichaud, vous n'êtes pas sérieux? Vous auriez le plus beau char de la paroisse...

— Pourquoi pas? J'ai pas peur d'le dire, y m'tente en baptême.

— C'est donc vrai la rumeur que vous êtes plein aux as?

— Qui c'est qui dit ça?

— La rumeur, monsieur Robichaud, la rumeur...

C'était une Buick Dynaflo quatre portes, bleu poudre et blanc. La crainte qu'il avait de se faire voler son argent poussait Émile à des délires aussitôt qu'il était ivre. Lui qui n'avait jamais peur de le dire avait peur de se faire dépouiller

de son argent. Il ne craignait ni les coups ni les blessures, mais son argent était son talon d'Achille. Il en vint à se convaincre que l'automobile qui le taraudait comme un fantôme serait en quelque sorte un investissement. Une partie de son capital serait à l'abri. C'était se leurrer, bien évidemment...

En revanche, il pouvait difficilement s'imaginer arriver chez lui avec sa Buick sans provoquer une crise magistrale. Ne serait-ce pas une façon de narguer Laretta que d'agir ainsi, elle qui venait justement de se plaindre de manquer d'argent? Il se demandait si ce n'était pas là le but ultime de son fantôme. Provoquer sa femme, se venger pour toutes les misères qu'elle lui faisait subir. Son rapport avec elle s'était transformé en une relation d'amour-haine.

Il aurait suffi de si peu pour le rendre heureux de nouveau, mais Émile était incapable de reconnaître sa culpabilité, et encore moins de faire le premier pas, de peur d'être rabroué. L'orgueil, ce mal insidieux, qui l'habitait jusqu'au tréfonds de son être, ne lui permettait pas cette option. Émile n'avait jamais eu de facilité à reconnaître ses torts et son cœur s'était encore endurci avec les années.

Oui! Il l'achèterait s'ils l'avaient en stock chez Gabriel Lussier. Sur un coup de tête, il quitta le barbier et se dirigea vers le dépositaire situé sur la rue Principale à la sortie de la ville en direction de Saint-Paul-d'Abbotsford. Quand il arriva près du dépositaire, il hésita, mais poursuivit sa route malgré tout. C'était devenu un défi. Ce serait une déclaration

de guerre ouverte à son épouse et c'est le cœur rempli de bravade qu'il entra dans la salle d'exposition.

Émile eut un coup de foudre en apercevant l'objet de sa convoitise. Elle était là, devant lui, rutilante, sentant le neuf. Sa splendeur le foudroya et un vendeur vit en lui un rêveur pauvrement vêtu.

— Bonjour, monsieur ?

— Robichaud ! C'est celui-là qui m'intéresse avec ses deux couleurs et ses trois yeux de chaque côté.

— Avez-vous remarqué le pare-chocs avant, les fameuses « dents », mais aussi ce que vous appelez ses yeux, ce sont des « ventiports » ? Ce sont des aérations latérales qui permettent de refroidir le moteur. Par contre, je doute que ce modèle-là vous soit accessible financièrement, monsieur Robichaud.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? Que j'ai pas les moyens ? Tu veux m'insulter ? C'est ça ? Je veux voir ton patron ! Lui, il va voir que j'ai les moyens.

— Je ne voulais pas vous insulter, monsieur Robichaud. C'est juste que c'est l'un des modèles les plus chers. Je vous aurais proposé autre chose.

— C'est pas autre chose que j'veux, c'est celui-là, baptême !

Émile ne l'écouta même plus et se dirigea vers l'un des bureaux avec le vendeur sur les talons qui s'excusait. À force de se confondre en excuses, le vendeur avait attiré l'attention

du propriétaire du garage. Ce dernier vint à la rescousse de son vendeur, car il ne voulait pas passer à côté d'une transaction potentielle.

— Que se passe-t-il, Lucien? demanda le propriétaire.

— Je ne veux pas faire affaire avec votre vendeur. Il pense que je n'ai pas les moyens de m'acheter le modèle qui me plaît. J'ai pas peur d'le dire, je peux en acheter trois, quatre comme ça. Voulez-vous voir mon argent, baptême? intervint Émile, offusqué d'être pris de haut.

— OK, Lucien! Je m'en occupe.

Émile sortit son argent toujours retenu par un gros élastique et le montra au vendeur pour le narguer.

— Tiens, mon Lucien! D'après toi, j'en ai-tu assez? Tu viens d'perdre une belle vente, mon gars. J'espère que ton *boss* va être plus *smatte* que toi, sinon j'vais aller ailleurs.

— Calmez-vous, monsieur... Robichaud, si j'ai bien compris?

— Pis! Je peux-tu le voir le Dynaflo, oui ou non, baptême?

— Bien sûr, monsieur Robichaud, bien sûr! Suivez-moi que je vous l'explique en détail.

Émile trouva enfin satisfaction et écouta la description que le propriétaire en fit. Émile n'avait jamais vu une automobile sans pédale d'embrayage avec une transmission à bouton

incorporée dans le tableau de bord. Le garagiste l'invita à s'asseoir du côté conducteur et se donna beaucoup de mal pour ajuster le siège à la satisfaction de son client potentiel. Il ne fallait jamais se fier aux apparences. Il s'évertuait à l'expliquer à ses vendeurs. Il espérait sincèrement conclure cette vente et donner une bonne leçon à son vendeur par la même occasion. Quand le propriétaire proposa à Émile d'aller faire une petite promenade pour l'essayer, ce dernier était conquis.

La transaction se conclua rapidement dès leur retour. Émile sortit l'argent nécessaire pour payer et tenait à repartir avec l'objet de sa convoitise. Il savait qu'il ferait l'envie de sa famille et de tout le quartier. Il craignait la réaction de sa femme, mais après tout, c'était ce qu'il cherchait à faire, la provoquer. Il avait bien le droit de se gâter un peu, se dit-il.

Quand il entra dans la cour chez lui, il était déjà moins fanfaron. Il aurait aimé revenir en arrière et annuler sa transaction, mais il était trop tard. Lauretta n'en croyait pas ses yeux. Elle était sidérée devant l'arrogance de son mari.

— As-tu perdu la tête, Émile, ma foi du bon Dieu? Au moment où je me plains de manquer d'argent pour élever la famille, tu arrives avec une auto neuve à la maison? Tu veux vraiment me blesser? Quelle suffisance! Quelle arrogance, mais surtout quel voleur tu fais, Émile Robichaud!

— Qu'est-ce que tu veux dire par là? Je n'ai rien volé à personne! C'est mon argent et j'ai le droit de le dépenser comme ça me tente.

— Tais-toi, Émile, ou je fais un malheur!

Et Laretta éclata en sanglots en retournant à l'intérieur de la maison. Son pire cauchemar était devenu réalité. Elle avait désormais la confirmation que son mari avait détourné des fonds de la vente de la ferme de Stanbridge-East. Quel être abject avait-elle épousé? À ses yeux, il faisait preuve du plus grand mépris à son égard. Et elle le détestait d'être aussi insensible aux besoins de sa famille. Son égoïsme étalé au grand jour, il n'y avait plus d'issue possible. Tôt ou tard, il recevrait son jugement.

Émile, ne pouvant tolérer de voir sa femme en pleurs, reprit donc la rue pour échapper à ses remords. Il se dirigea vers la taverne de l'hôtel Lemonde où il se fit servir une grosse Molson Export par Germain, le serveur.

— Tiens, salut, Émile! Ça fait un p'tit bout de temps que je ne t'ai pas vu. Quoi de neuf?

— Je viens de m'acheter un beau char neuf, pis ma femme est pas contente comme d'habitude.

— Ah oui? Quelle sorte?

— Il est juste en avant, c'est un beau Buick Dynaflo. Viens voir!

Germain se dirigea vers la fenêtre et vit la voiture d'Émile. Il était estomaqué. C'était donc vrai la rumeur qui circulait au sujet d'Émile qu'il était riche. Émile vit le regard admiratif de Germain se poser sur son automobile. Il en retira une immense satisfaction.

— Ouais! Tu t'promènes pas à pied, mon Émile. J'en reviens pas!

— Tu pensais pas que j'pouvais m'payer un char comme ça, avoue?

— J'ai jamais pensé que t'étais un cassé, mais de là à t'acheter un beau char comme ça, y'a une marge, *batinse!*

— J'vais en faire baver une *gang* à la *shop*, crois-moi!

— J'te crois! Même moi, j'suis jaloux.

Émile était ravi de l'effet qu'il avait créé chez le serveur avec qui il avait développé des liens amicaux. À défaut d'être honoré chez lui, il le serait à l'extérieur. La bière descendait bien et il avait une bonne raison de fêter. Trois grosses bières plus tard, il reprit la route du retour chez lui. Il était suffisamment grisé pour affronter l'opprobre de sa famille, mais surtout de sa femme et de Monique, sa fille aînée. Il ne put s'empêcher de s'arrêter chez l'épicier Tessier pour boire une dernière bière et faire étalage de sa nouvelle acquisition.

Quand finalement il arriva chez lui, il était passablement ivre. Il faillit accrocher le poteau de téléphone qui se trouvait

tout près de son entrée de cour. Il ne se rendit même pas compte qu'il l'avait frôlé, mais Patrick, lui, s'en aperçut.

— V'là 'pa ! Il a failli accrocher le poteau du Bell avec un char neuf. Ç'aurait été le boutte ! Je me demande bien qui est assez fou pour lui prêter un beau char comme ça.

— Il est assez fou pour l'avoir acheté juste pour me provoquer, tu sais, Patrick ! S'il l'a acheté, je ne veux pas que tu passes de commentaires et encore moins que tu le félicites pour cette maudite auto-là.

— Voyons, maman ! Je vais monter dans ma chambre. Je ne veux pas être témoin quand ça va commencer à barder entre vous deux.

— Ne t'inquiète pas ! Je vais tout simplement l'ignorer. Attends que ta sœur Monique revienne avec son amoureux. Elle va faire toute une tête, elle aussi, mais pour le moment, on n'est même pas sûr qu'il l'a achetée...

Émile éteignit le moteur de sa nouvelle voiture et resta assis à l'intérieur à la contempler. Il l'aimait plus que tout. Elle avait une allure futuriste avec cette transmission révolutionnaire, même si elle était déjà sur le marché depuis 1948. Il ignorait ce détail, mais cela n'avait pas d'importance pour lui. Il avait enfin une automobile neuve et c'était tout ce qui comptait pour lui, au grand désarroi de son épouse.

Tout en baignant dans un nuage de félicité, Émile essayait de rassembler son courage pour affronter sa Némésis. Il pouvait

entrevoir son châtiment à travers les brumes éthyliques qui envahissaient son cerveau. Plus il retardait le moment de la braver, plus il s'engourdissait. Il devint incapable de faire le moindre mouvement et sombra dans un profond sommeil toujours assis au volant de sa rutilante Buick.

— Maman! Maman! Papa s'est endormi dans l'auto, s'écria Jacques, son fils de onze ans.

— Laisse-le tranquille, Jacquot! Laisse-le cuver sa boisson. On ne s'en occupe pas, un point c'est tout.

— Elle est vraiment belle, l'auto! C'est-tu à lui?

— Oui, Jacquot, mais c'est nous qui l'avons payée. C'est ton nouveau lit qui devra attendre à cause de cette belle auto. Ton confort n'était pas la priorité de ton père, ça a l'air!

— Ah zut! Ma paillasse est vraiment finie, maman. Je sens les planches au travers.

— Patience, mon garçon! C'est tout ce qui nous reste à faire. Je te promets de régler le problème au plus vite.

Lauretta regarda par la fenêtre de la cuisine et vit son mari affalé sur le volant qui ronflait la bouche ouverte. Sur ces entrefaites, Monique arriva avec Paul, son compagnon. Ils se demandèrent qui venait leur rendre visite. Sûrement un client de sa mère. Quelle ne fut pas leur stupéfaction de voir Émile endormi au volant. Ils entrèrent dans la maison et Monique interrogea sa mère.

— Maman! Veux-tu bien me dire ce qui se passe avec papa endormi dans cette auto?

— Imagine-toi donc que c'est la dernière folie de ton père. Excuse-nous de parler de nos problèmes familiaux devant toi Paul, je ne veux pas te mettre mal à l'aise.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, madame Robichaud, je connais un peu votre mari grâce à ce que Monique m'a raconté. Plus rien ne me surprend, mais moi, c'est votre fille que j'aime et c'est tout ce qui compte, sauf votre respect.

— Tu es bien généreux, Paul! Il y a toujours un mouton noir dans une famille, et dans notre cas, c'est le père lui-même.

— Ne vous en faites pas tant, madame Robichaud! Vous allez vous rendre malade.

Lauretta raconta la discussion qu'elle avait eue avec son mari un peu plus tôt cette semaine-là, à propos de l'argent dont elle avait besoin pour la famille. Elle ne comprenait pas que son mari lui fasse un tel affront. C'était une preuve flagrante de son mépris à son égard. Elle savait fort bien que c'était une façon de se venger.

Quelques jours plus tard, Lauretta, en se rendant au comptoir familial de l'église, croisa le curé qui entreprit de lui faire la conversation.

— Bonjour, madame Robichaud, comment allez-vous?

— Très bien, monsieur le curé.

— Qu'est-ce qui vous amène au comptoir de la paroisse ?

— J'ai besoin d'un matelas pour un de mes plus jeunes et je viens voir si madame Vézina n'aurait pas ça par hasard.

— Savez-vous que le but du comptoir, madame Robichaud, est d'aider les plus démunis ? Si je me fie à ce que j'ai vu et entendu, votre mari se promène au volant d'une rutilante automobile. Elle est bien à lui cette auto, n'est-ce pas ?

— Vous avez raison, monsieur le curé, elle est bien à lui, mais ça ne veut pas dire pour autant que les membres de sa famille vivent dans l'abondance.

— Ah bon ! Changement d'à-propos, quel âge a votre plus jeune, madame Robichaud ?

— Jean-Pierre a six ans, monsieur le curé.

— Vous me semblez bien jeune pour ne plus avoir d'enfants. Vous n'empêchez pas la famille tout de même, madame Robichaud ?

— Monsieur le curé, je vous ferais remarquer que j'ai neuf enfants en plus de quelques fausses couches. Je crois que j'ai fait ma part ! De toute façon, je suis ménopausée, monsieur le curé.

Plus la conversation avançait et plus Lauretta sentait la colère monter en elle. La plupart du temps, les curés prenaient le parti des hommes, car théoriquement, l'homme était le

chef de famille. Ce n'était plus le cas chez les Robichaud depuis longtemps, mais elle ne pouvait le lui dire. Si elle dénonçait son mari pour le détournement d'argent, elle redoutait la réponse du curé qui aurait sûrement dit que cet argent lui appartenait par droit divin selon les dogmes de l'Église catholique. Il l'accuserait peut-être de médisance. Elle avait peur d'ébranler sa foi si elle poursuivait cette conversation.

Chapitre 2

Peu de temps avant ces événements, Monique avait eu vingt-et-un ans et, par conséquent, atteint sa majorité. Elle était devenue une femme d'une beauté provocante. Dotée d'un physique plantureux et d'un teint mat de gitane, les hommes se retournaient sur son passage tant elle dégageait de charme et de magnétisme. Sa physionomie ne laissait personne indifférent, et plus particulièrement cet homme charmant qui la courtisait avec assiduité, Paul Tremblay. Elle l'avait rencontré par hasard au stade en regardant une partie des Red Sox de Granby, qui faisaient partie de la ligue provinciale du Québec. Joe Monteiro venait de frapper un circuit avec deux hommes sur les buts et Monique, qui était une vraie fan de baseball, s'était levée dans les gradins et avait crié avec beaucoup de ferveur son contentement. La situation, qui était apparue désastreuse jusqu'à la sixième manche, venait de changer radicalement.

Devant son enthousiasme marqué, Paul, qui était lui aussi un mordue, n'avait pu faire autrement que de remarquer cette belle jeune femme aux cheveux auburn. Comme Monique était assise non loin de lui dans une rangée plus près du receveur, il put la contempler tranquillement. Il remarqua qu'elle était accompagnée d'un jeune homme, ce qui le déranger un peu. Mais en voyant qu'il était très jeune, il en vint à la conclusion que ce ne pouvait être son compagnon. Dans une

assistance de plus de trois mille cinq cents personnes, il s'était frayé un chemin jusqu'à se retrouver directement derrière elle. Prenant son courage à deux mains, Paul avait réussi à l'approcher durant la huitième manche.

— Je crois bien que les Red Sox vont gagner aujourd'hui! Qu'en pensez-vous, mademoiselle?

— Oui! Je suis presque certaine que les Braves de Québec vont recevoir toute une dégelée cette fois-ci. Regardez Gérald Cabana qui s'approche du marbre pour frapper. Il est très fort sur les circuits.

— Vous semblez connaître le baseball autant que moi. Je me présente, Paul Tremblay, dit-il en lui tendant la main.

Le pauvre Paul avait mal choisi son moment pour se présenter, car Monique était captivée par le frappeur Cabana. Elle ne répondit pas et Cabana frappa un deux-buts, permettant à son coéquipier John André de marquer un point. Monique sauta de joie en voyant son équipe prendre une avance sérieuse sur les Braves. Elle se retourna finalement et s'excusa de son enthousiasme débordant. Elle s'était alors présentée à son tour. Elle avait déjà remarqué ce beau Brummell, mais avait fait mine de rien, car elle le croyait inaccessible. Il était bien mis et fier de sa personne avec des allures de dandy ou de vedette de cinéma, pensait-elle.

— Excusez-moi, monsieur Paul... Est-ce bien Tremblay? J'étais trop excitée par la partie, je ne vous ai pas répondu. Moi, c'est Monique Robichaud, enchantée!

— Il n'y a qu'une femme pour saisir un nom au passage à travers le chahut d'une partie de baseball aussi enlevante! Enchanté, moi aussi, d'enfin pouvoir vous parler, mademoiselle Robichaud! Puis-je vous appeler Monique?

— Bien sûr! Je vous présente mon frère Marcel. C'est lui aussi un grand amateur de sport, comme spectateur et comme joueur.

— Enchanté, Marcel! Paul Tremblay!

Ils se serrèrent la main.

— On pourrait peut-être se tutoyer?

— Ouais! Je garde le vouvoiement pour les vieillards, et encore... Qu'est-ce que tu fais dans la vie, Paul?

— Voyons, Marcel, on ne pose pas des questions semblables quand on ne connaît pas la personne. C'est impoli!

— C'est correct, Monique! J'aime mieux les personnes qui vont droit au but. Je suis contremaître dans une usine de textile. Oh, excuse-moi, Monique, tu permets que je te tutoie aussi?

Monique était toute remuée intérieurement. Elle était contente que son frère Marcel soit présent, sinon, elle aurait

rougi et pris la fuite. Elle connaissait Paul pour l'avoir déjà aperçu et s'était même renseignée auprès de ses camarades de travail. Il avait fait l'unanimité pour son côté gentleman, mais il avait en revanche beaucoup trop de succès auprès des femmes au goût de Monique. Elle se mit à le craindre à cause de sa réputation de tombeur. Et voilà qu'ils se tutoyaient. C'était exactement le genre de piège que Monique voulait éviter. Elle cherchait à combattre son attirance envers lui, mais sans grand succès.

Au stade de la rue Laval, elle ne pouvait pas fuir sans avoir l'air ridicule. Elle avait eu sa leçon dans le passé et avait payé cher sa faiblesse. Elle n'était plus la jeune fille naïve qui s'était laissé embobiner et retrouvée enceinte beaucoup trop jeune. Jean-Pierre était né à la fin de l'année 1945, et elle était demeurée chaste depuis ce temps-là. La peur, le mépris de son père et les ragots avaient imposé leurs lois. Monique avait tenté de compenser en devenant une femme dévouée à sa famille, en aidant sa mère dans les tâches ménagères et dans son atelier de couture, en plus de travailler en usine.

Monique n'avait pas eu beaucoup de temps à consacrer aux batifolages, mais là, son cœur s'était mis à palpiter, bien malgré elle, pour ce bel inconnu. Elle tenta de se concentrer sur la neuvième et dernière manche, mais en fut incapable. Les effluves de l'eau de Cologne du jeune homme l'enivraient au point de l'étourdir. Et cette chaude haleine qui se dégageait de la bouche de Paul quand il se penchait par-dessus son épaule et lui parlait à l'oreille en essayant de couvrir le bruit

de la foule qui voyait son équipe locale gagner... Elle avait envie qu'il l'embrasse tellement son haleine était fraîche. Elle réussit à se ressaisir quand la foule hurla de joie à la fin de la partie devant le succès des Red Sox de Granby.

— Est-ce que je pourrais vous offrir une consommation pour fêter cette victoire, à Marcel et toi?

— Il est un peu tard et j'ai une grosse journée demain.

— Ce soir, nous sommes samedi, Monique, et demain, c'est dimanche. Tu ne travailles sûrement pas à l'usine? Allez! Fais-moi ce plaisir, s'il te plaît. Tu n'as rien à craindre, on pourrait aller au bar du Ritz, c'est tout près.

— Marcel n'est pas majeur, Paul! Il a seulement dix-neuf ans.

— Toi, la grande sœur! Crois-tu que c'est la première fois que je vais au Ritz? Je suis assez vieux pour prendre mes responsabilités. Il n'y a pas de problème, je connais très bien le patron.

— Bon, d'accord! Mais juste un verre et je rentre à la maison.

— C'est parfait, et je t'accompagnerai si tu veux pour le retour chez toi.

Monique jouait l'indifférente, mais elle était tout émue à l'idée d'être vue en public avec Paul Tremblay. La chimie fonctionnait entre eux. De plus, elle n'avait jamais

pénétré dans un débit de boissons auparavant. Elle était curieuse, mais craintive en même temps. Elle pensait à son père et à son alcoolisme. C'était suffisant pour la mettre en garde contre toute forme d'abus. Elle en profiterait pour observer les habitudes de consommation de Paul. S'il l'avait approchée, c'était parce qu'elle l'intéressait et, si c'était le cas, il était préférable de le connaître un peu mieux. Elle n'avait pas l'intention de se retrouver avec un coureur de jupons, et encore moins de faire partie de son tableau de chasse.

— Dis-moi, Paul. Tu y viens souvent à cet endroit ? Moi, je n'y ai jamais mis les pieds, ni dans aucun autre débit de boissons, d'ailleurs.

— Tu es très sage, Monique ! Pour répondre à ta question, j'y viens une fois de temps en temps. J'habite encore chez mes parents pour leur donner un coup de main financièrement.

Paul lui expliqua qu'il ne restait que sa sœur Lise et lui sur huit enfants vivants. Son père était déjà à la retraite pour ainsi dire. Il était employé comme jardinier pour un médecin, mais il était plutôt un homme à tout faire et ne travaillait plus beaucoup. Il faut dire qu'il était assez âgé. Le jeune homme lui confia qu'ils habitaient juste en face du parc Miner sur l'avenue du Parc et que le Ritz se trouvait en face de chez lui, sur la rue Principale.

Après une courte marche, ils arrivèrent au Ritz. En bas, il y avait un restaurant et, au deuxième étage, se trouvait le bar. La salle était presque pleine. Plusieurs des spectateurs de la

partie de baseball avaient suivi leur exemple et étaient venus se désaltérer à cet endroit populaire.

— Il y a beaucoup de monde ici! constata Monique.

— Oui! Et le soir, les gens viennent danser, c'est très animé, répondit Paul.

— Tu as raison, Paul! Je suis déjà venu ici avec Lucie, ma copine, et on avait dansé comme des fous.

— Je ne savais pas que tu dansais, frérot! Qu'avez-vous dansé?

— Des danses latinos comme la samba, le cha-cha-cha, la rumba et évidemment, des slows. C'est ça qui est à la mode.

Monique ne savait pas danser et l'avoua à Paul. Il lui proposa de lui apprendre avec le plus grand plaisir, mais elle n'était pas prête à se lancer dans l'aventure avec lui sans s'être assurée d'abord qu'elle aurait un chaperon lors de la prochaine sortie, s'il y en avait une...

— Je ne sais pas, Paul! Je n'ai pas beaucoup de temps pour des frivolités. Je dois vraiment aider ma mère dans ses travaux de couture. Elle est complètement débordée et mes sorties se limitent généralement à regarder une partie de baseball de temps à autre.

— Mais, Monique, il faut qu'une belle jeune femme comme toi s'amuse un peu, quand même.

— Il y a beaucoup de jeunes femmes beaucoup plus coquettes que moi. Tu devrais regarder de ce côté-là.

— C'est différent avec toi, Monique! Tu es belle au naturel, sans aucun artifice.

— Flatteur, va! Je parie que tu dis ça à toutes les femmes que tu accostes?

— Je te jure que non, Monique!

— Bla, bla, bla... Changeons de sujet, veux-tu? Je ne suis pas très à l'aise. Je vais y réfléchir si tu me le permets.

Monique était toute confuse de s'entendre dire qu'elle était jolie. Elle ne savait pas si elle devait le croire, mais elle se laissa quand même bercer par ses belles paroles. C'était tellement agréable d'être courtisée par un si bel homme. En doutant de ses paroles, elle avait incité Paul à poursuivre sa cour, car elle avait pris un petit air mutin en discutant avec lui. Le serveur s'approcha de leur table et interrompit le dialogue qui s'installait tranquillement entre eux. Loin de se laisser décourager, Paul lui demanda ce qu'elle voulait boire.

— Je prendrais un John Collins, s'il te plaît.

— Avec du gin ou du whisky?

— Non! Non! Le soda en bouteille seulement, je suis allergique à l'alcool.

— Ah bon! Avec de la glace?